

## ADOLESCENCE PROLONGÉE NOUVELLES TEMPORALITÉS

Eduardo Müller <sup>1</sup>

Chaque fois que je feuillette «*El gráfico*»<sup>\*</sup> des années cinquante, il m'arrive la même chose: mon attention est attirée par le visage d'adulte qui avaient les joueurs de football de l'époque. Des hommes sérieux qui sûrement portent les mêmes petites moustaches et peignent le même gel pour les cheveux que leurs parents. Il est incroyable de voir qu'ils étaient des garçons dans la vingtaine. Étaient-ils vraiment des garçons? Dans le film «*Pelota de trapo*»<sup>\*\*</sup> de 1948, dirigé par Leopoldo Torres Rios, on voit seulement des enfants et des adultes. La seule différence entr'eux est la taille de leurs pantalons. Enfant était celui qui portait les culottes courtes. À 12 ans on pouvait porter les «culottes longues», apprendre à fumer et attendre que les poils apparaissent au visage. On n'entrait pas dans l'adolescence, on devenait *grand*.

Jusqu'à la moitié des années soixante les jeunes gens de notre pays écoutaient de la musique folklorique comme (et avec) leurs parents. Jusqu'à l'apparition, lentement d'abord et après rapidement, de la "musique jeune". Après un bref interrègne, où cohabitaient Los Chalchaleros<sup>\*\*\*</sup> avec le Club del Clan<sup>\*\*\*\*</sup>, de nouveaux rythmes et de nouvelles chevelures longues ont révolutionné la façon de grandir. L'évolution a été remplacée par la rupture. Les franges des Beatles, les barbus de Sierra Maestra, ont imposé une scission générationnelle qui a changé le monde. La sexualité, la politique, la musique, la mode ont changé la façon de vivre entre les «culottes courtes et longues»<sup>2</sup>. Plusieurs décennies sont passées avant que l'adolescence (et la jeunesse) soient considérées comme un phénomène naturel.

La jeunesse comme sujet social est un phénomène urbain qui émerge avec la modernité. Ce n'est pas un phénomène universel, c'est une construction historique-

---

<sup>1</sup> [edumul@sinectis.com.ar](mailto:edumul@sinectis.com.ar)

<sup>\*</sup> Magazine sportif argentin (N. des T.)

<sup>\*\*</sup> Ballon de chiffon (N. des T.)

<sup>\*\*\*</sup> Groupe folklorique argentin créé en 1948. Son nom dérive d'un oiseau chanteur du nord de l'Argentine, le ventre ou grive musicienne (N. des T.)

<sup>\*\*\*\*</sup> Émission de télévision argentine dans les années soixante, il a rassemblé un groupe de chanteurs beat-pop qui chantaient en espagnol (N. des T.)

<sup>2</sup> Chez les femmes, le tabou de la virginité a été *défloré* par l'apparition de la minijupe

sociale qui dépend du développement économique, social, culturel et politique de chaque société. En Europe, il a commencé comme un phénomène urbain, masculin, hétérosexuel, blanc et occidental. Il a été constitué comme un objet d'étude au cours du XX<sup>e</sup> siècle avec Stanley Hall et Margaret Mead. Ce n'est pas par hasard qu'une de ses curieuses origines soit été la criminologie.

La dénomination "*adolescence prolongée*" semble provenir d'une pathologisation fâchée et pressée. Elle renferme un reproche pour quelqu'un qui prend plus de temps que prévu et dépasse les bornes, quelqu'un qui prolonge quelque chose qui devait être terminée. On fait usage de ces termes pour sanctionner un «escogriffe". Il y a un "¿jusqu'à quand?" enfermé dans ce concept qui punit celui qui refuse d'achever une tâche déterminée à temps, celui qui s'installe confortablement où il ne devait plus être.

Ce nom dérive, je pense, d'une conception strictement évolutive que qualifie de retard ou de stagnation tout ça que ralentisse le progrès du développement naturel de la vie. Plusieurs fois on finit par faire responsable le propre «adolescent tardif" de sa supposée immaturité et de son entêtement. Ce phénomène est attribué exclusivement aux conflits intrapsychiques et œdipiens. Comme si la réalité extérieure, les vicissitudes socio-économiques et culturelles n'avaient rien à voir

La quantité de *ni-ni*, jeunes qui ni travaillent ni étudient, est considérablement augmentée dans le monde. Ce n'est pas pour être *adolescents prolongés*, mais parce que la réalité les déloge de tout projet du futur réalisable. Le travail humain est devenu un bien non renouvelable et l'étude une ressource insuffisante pour l'obtenir.

Dans notre pays, pour donner un exemple plus proche de notre clinique, un jeune de moyenne classe qui laisse la maison familiale descend de classe sociale.<sup>3</sup> Le jeune renonce au confort duquel il disposait pour avoir une moindre qualité de vie. Il n'est pas facile pour lui d'obtenir un emploi et quand il l'obtient, généralement, il ne l'offre pas ce qu'il en a besoin pour un projet digne et consistant. L'étude non plus lui garantit ce que leur parents avaient eu plus ou moins assuré.

Mais beaucoup de jeunes ne peuvent pas quitter la maison familiale. Si on les considère des enfants qui ne veulent pas grandir on enlève dignité à une souffrance de laquelle ils ne sont pas responsables

S'agit-il d'un retard ou d'une légitime défense? On devrait éviter que la singularité clinique du cas par cas soit utilisée comme arbre pour cacher la forêt. Je pense qu'un découpage exclusivement psychanalytique n'est pas suffisant pour penser un phénomène que le déborde.

---

<sup>3</sup> Certains analystes d'adolescents, en accompagnant ces processus, décident de réduire leurs frais pour que leurs jeunes patients qui ont décidé de devenir indépendant, puissent payer (au moins en partie) les frais. D'autres, non.

Tout d'abord, l'adolescence est aujourd'hui le nom d'un marché. La publicité, comme une arme, pointe vers elle. C'est une classe qui se consomme en tant que consommatrice. La publicité s'adresse particulièrement à la «jeunesse» pour lui vendre des chaussons, des téléphones cellulaires, de la bière, des limonades, des vêtements de marque, des ordinateurs, des drogues, des gymnases, etc. Il y a une industrie de la jeunesse qui en vit d'elle et qui en tire profit si la jeunesse dure et se prolonge le plus possible.

Quand on parle d'une adolescence prolongée on parle d'une temporalité qui est en train d'échouer. Une chose qui ne se produit pas à temps. C'est le nom d'un retard. À l'heure actuelle, quelque chose de la temporalité, comme la considérait la psychanalyse classique, a mutée<sup>4</sup>. La temporalité victorienne, avec la vitesse des charrettes, des trains et des navires, a été démolie. Mais aussi, la temporalité du XX<sup>e</sup> siècle a été déplacée par l'accélération du XXI<sup>e</sup> siècle: un passé qui, de plus en plus, reste en arrière, un avenir qui refuse d'être anticipé et un présent isolé et, de plus en plus, découpé de la flèche du temps. Le passé avait un avenir que le présent n'en a plus. L'avenir était un endroit qui nous attendait à bras ouverts. Dès l'utopie de la révolution à la plus modeste du «petit terrain» et de la «petite maison». Les études universitaires garantissaient le travail et la subsistance. Pas aujourd'hui. Je pense que la psychanalyse d'adolescents a été très influencée par certaine perspective existentialiste. Je parle de l'idée sartrienne de *projet*: «L'homme n'est rien d'autre que son projet, il n'existe que dans la mesure où il se fait.»<sup>5</sup>. Dans cette perspective, un patient adolescent pour être heureux ou en bonne santé devrait avoir un projet et travailler pour y parvenir. Et son analyste devrait vouloir et obtenir que son jeune patient veuille quelque chose et la planifie. Un désir tramé avec un plan de route. Cette idée féconde, déconnectée de la réalité de son temps, prend le risque de devenir un véritable *furor projectandis*.

La réalité de la plupart du dernier siècle donnait des assurances pour justifier un tel point de vue. Mais actuellement, c'est toujours valable attendre que chaque adolescent ait un projet ? L'avenir est devenu une énigme douloureuse: il n'est pas plus de l'argile qu'on peut mouler avec la chaleur des désirs. C'est pour cela que le présent est rechargé, on le dépasse et pour de nombreux jeunes gens est la seule chose qu'il y a. Tolérer cette temporalité percée est difficile à supporter pour un analyste qui a eu (comme les parents du jeune) une adolescence qu'aujourd'hui il semble d'un autre monde.

<sup>4</sup> Nous devons penser que c'est anachronique supposer, comme Freud, qu'on ne doit pas prescrire une analyse après les cinquante ans.

<sup>5</sup> « L'existentialisme est un humanisme » conférence prononcée par Sartre en 1945.

Je pense que de nombreuses analyses ont été gâchées par l'inflexible ténacité des analystes pour procurer que leurs jeunes patients embrassent un projet. Comme si la propre adolescence de l'analyste pourrait se prolonger chez leur patients. Accepter qu'il y ait une différence radicale est condition d'analyse. Et aussi d'éviter la résistance de l'analyste. Enrique Millán a une approche très intéressante sur ce point<sup>6</sup>. Il rappelle l'article de Freud «Contributions à la discussion sur le suicide". On soupçonnait que le lycée pourrait encourager le suicide des adolescents. Et Freud, souligne Millán, parle du «droit à s'arrêter" du jeune immature. Face à un système utilitariste qui exige succès et efficacité, ne rien faire a quelque chose de subversif. Et l'analyste, selon Millán (selon Freud), devrait soutenir ce droit à s'arrêter. L'espace analytique serait le seul dans lequel le jeune trouve la possibilité de s'affronter avec un autre qui n'attend rien et ne lui force à rien.

Enfin, il me semble important remarquer que l'adolescence est également étendue vers le bas. Les tranches d'âge considérées avant pubescentes ont été colonisées par l'adolescence. Il est connu que les programmes de télévision conçus à l'origine pour les adolescents ont aujourd'hui un public de plus en plus de pubescents. Ce sont aussi les pubescents ceux qui, prématurément, sont encouragés à boire, à aller en discothèque, à avoir des relations sexuelles.

Il y a toute une culture qui force les pubescents à "prouver".

Alors, on se trouve avec une adolescence "prolongée" dès 12 ans jusqu'à la trentaine. La temporalité est tendue entre ce qui est prématuré et ce qui est retardé. Entre devancer et s'arrêter.

Quelques-uns pensent que, aujourd'hui, le temps n'est plus comme avant. On devrait ajouter: l'intemporalité de l'inconscient n'est pas ce qui était.

---

<sup>6</sup> "Adolescencia- una lectura psicoanalítica", Editorial El Megáfono.